

mode



Coqueline Courrèges, la fée énergie

Après cinq décennies passées dans l'ombre d'André Courrèges, son épouse Coqueline, infatigable, est toujours aux manettes de la prestigieuse maison de couture. C'est avec discrétion mais exigence qu'elle y confectionne robes, jupes... et voitures électriques.

Raphaëlle Rérolle. Photo Derek Hudson pour Le Monde 2

Un regard sur l'atelier de Coqueline Courrèges, un pas vers l'intérieur et hop ! Vous voilà ravi, comme aspiré par la clarté qui baigne cet espace. Envahi soudain par une forme de joie presque physique.

Comment se fait-il que dehors soit tellement gris, quand l'atelier parisien, au sixième étage d'un immeuble cossu de la rue François-1^{er}, dans le 8^e arrondissement, flotte dans une lumière pareille ? Qu'il soit si blanc, ce petit paradis, si pur et si coloré en même temps ? Des lignes nettes, simples et gracieuses, du jaune, du rose, de l'orangé, du bleu, du vert, des modèles accrochés à des portants, des formes futuristes, des matériaux argentés, toute une farandole de choses et de couleurs dont la fonction semble être de chanter, sans une seule fausse note, des chansons différentes.

« Franc-penser »

Quand Coqueline Courrèges surgit à toute vitesse dans cet espace féerique, les lieux prennent un sens. Cette femme de 73 ans fait mieux que remplir l'espace : elle lui donne sa puissance et son énergie, le fait exister. Pull bleu glacier, chaussures à bride orange, celle qui a rencontré André Courrèges quand elle avait 17 ans, dans l'atelier de Balenciaga, se définit en riant comme « la fille qui a dit oui à tout ». Entendons-nous : « J'ai dit oui à quelqu'un qui disait des choses formidables, parce que j'ai compris ce qu'il voulait. Et je continue ce que j'ai promis. » Depuis 1996, l'homme qu'elle a épousé, accompagné, secondé

Perfectionniste. Coqueline Courrèges, 73 ans, dit être une « emmerdeuse » – pour le meilleur.

pendant plusieurs décennies, l'a laissée seule à la manœuvre. Ecrasé par une maladie de Parkinson, André Courrèges reste dans leur maison de Neuilly ; Coqueline poursuit le chemin commencé à deux.

Ensemble, dit-elle, et « pas l'un à la solde de l'autre ». Bien sûr, il y avait ce petit « impôt de jeunesse » qu'elle payait à André, plus vieux de douze ans. Ce nom, le sien, qu'il avait planté au sommet d'une maison promise à un succès mondial. Plus rompu aux rouages de la communication, il avait exigé de ne présenter qu'un seul visage à la presse, le sien encore. Sa femme s'en dit « bien contente ». Parce que, souligne-t-elle, « je ne raconte que du vrai. Maintenant, les gens trichent et moi je ne peux pas. J'ai mon franc-penser ». Dès le début, elle est donc dans l'ombre et indispensable. « J'ai osé parce qu'il me protégeait. Il a osé parce que je l'aidais à la réalisation. Il avait choisi le meilleur et moi aussi. » Pour lui rendre hommage, elle vient d'encourager la publication d'un livre splendide, riche de matériaux inattendus, de formes diverses et de textes de l'écrivain Erik Orsenna.

Coqueline Courrèges est dans le « faire » : pas de mots ou alors pas beaucoup – de l'action. Née à Hendaye, tout près de la frontière espagnole, elle est issue d'une famille heureuse, où « l'ingéniosité est venue grâce aux guerres, au manque, à la faim ». Active, infatigable même (la nuit, souvent, elle se lève à 3 heures pour « réfléchir dans le silence »), et perfectionniste. Enfin, plus que ça. « Une emmerdeuse, mais alors ! » Au diable les approximations. « L'imprimeur souffre ! Je lui donne du jaune et il me renvoie de l'orange. Et en plus, il trouve que son orange, c'est du jaune. Eh bien non ! »

Exigeante et dans tous les domaines, celui des robes comme celui des voitures. Car elle s'est lancée, depuis longtemps

déjà, dans une confection d'un genre un peu particulier, plus proche de la très haute couture que du prêt-à-porter, même luxueux : la réalisation d'automobiles électriques performantes, destinées à participer au challenge Bibendum, organisé par Michelin.

Passion d'enfance

Ces voitures sont des modèles uniques, design, amusants mais capables, pour le plus récent (baptisé « Zooop », en 2006), de rouler à 180 km/h avec une autonomie de 450 km. Une passion d'enfance (« Mon père participait à des courses en Bugatti, j'adore ça : conduire, la vitesse, la mécanique ») qu'elle avait concrétisée dès 1969, construisant, en cachette d'André, une voiture minuscule. Le prototype, lisse et rond comme une savonnette, avait participé aux défilés, cette année-là.

Réalisation, dessin, construction des moules, motorisation, rien ne l'arrête dans cette entreprise qui comporte sa part d'ambition écologique. Et dans laquelle elle embarque, de gré ou de force, l'équipe de la maison de couture. Mais

ne s'agit-il pas de la même histoire ? D'abord, « il n'y a pas 36 solutions, il faut gagner ». Ce qui vaut pour la vie en général et pour les

voitures en particulier (remporter le challenge, ce qu'elle a réussi en 2006) vaut pour la mode aussi. Ensuite, « chaque jour, affirme Coqueline Courrèges, je ne suis que sur le même sujet, je ne parle que d'énergie ». Et puis penser à ce dont « les humains » ont besoin. Travailler « pour le regard et pour le confort des autres », voilà le guide. L'objet, dit-elle, robe ou véhicule, « n'est qu'un complément. Le vrai sujet, c'est l'humain ». En forme et en couleurs. ●

A lire

Courrèges, d'Erik Orsenna, éd. Xavier Barral, 2008, 240 p., 300 €.